

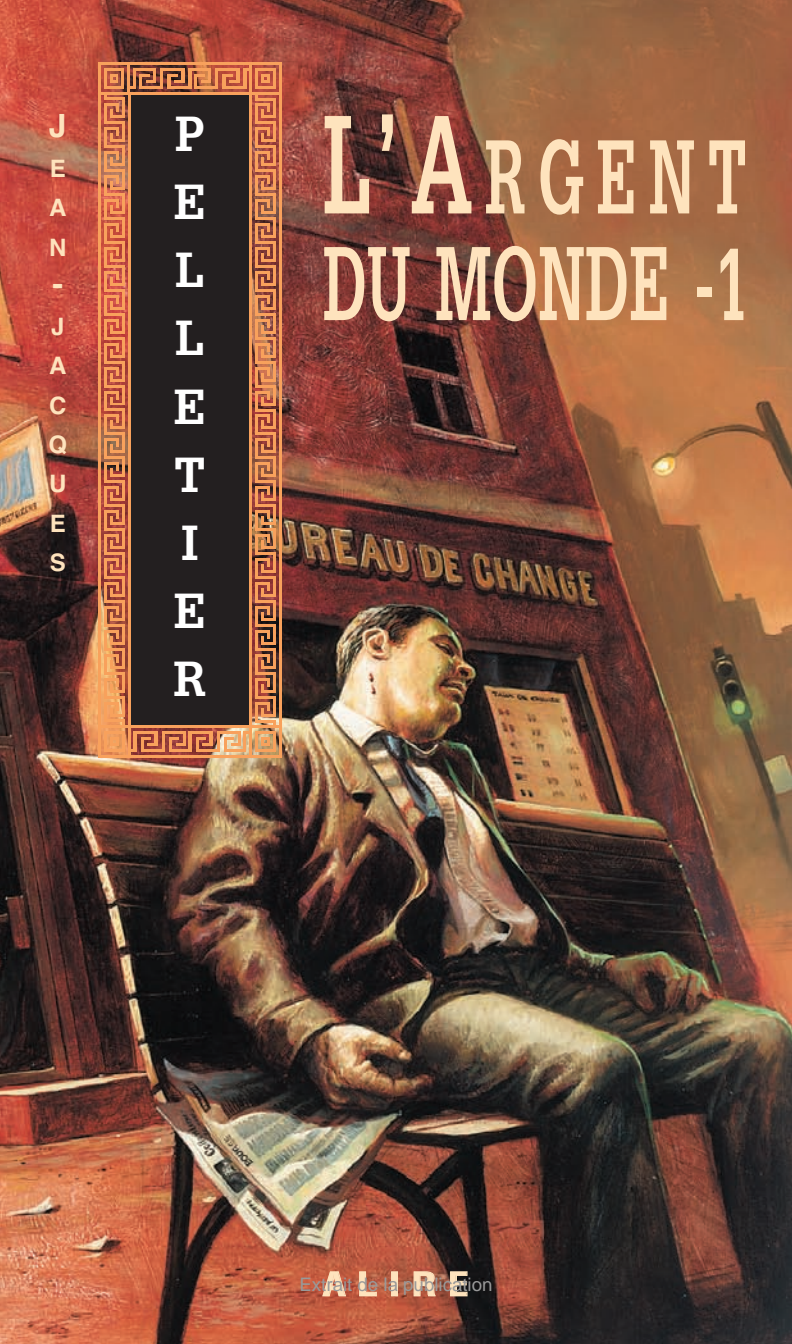
J
E
A
N
-
J
A
C
Q
U
E
S

P
E
L
L
E
T
T
I
E
R

L'ARGENT DU MONDE -1

BUREAU DE CHANGE

Extrait de la publication **ALIRE**



À PROPOS DE *LA CHAIR DISPARUE...*

« DANS SON ÉCLATEMENT KALÉIDOSCOPIQUE,
CET ÉBLOUISSANT THRILLER TRADUIT
ADMIRABLEMENT CETTE FIN DE SIÈCLE
OÙ L'INDIVIDU TOUT ENTIER
— SA CHAIR, SON SANG ET SON ÂME —
EST LIVRÉ AU CHAOS. »

Ici

« UNE MÉCANIQUE DE PRÉCISION AUX
ROUAGES PARFAITEMENT HUILÉS [...]
RIEN NE MANQUE, MÊME PAS L'HUMOUR,
DÉCAPANT EN PLUS D'UNE OCCASION. »

Le Devoir

« LES INTRIGUES PULLULENT, LES DOMAINES
TOUCHÉS ABONDENT [...] TOUT COMME
L'HUMOUR. IMPRESSIONNANT ! »

Le Soleil

« UNE FRESQUE PASSIONNANTE [...]
DES HEURES ET DES HEURES DE
GRANDS PLAISIRS DE LECTURE. »

SRC – Indicatif Présent

« [...] LA PREMIÈRE TRANCHE D'UNE ŒUVRE
QUADRIpartite FOLLEMENT AMBITIEUSE. »

La Presse

« AMBITIEUX ET CAPTIVANT, PARFOIS DRÔLE
[...] LE ROMAN DE PELLETIER ENFLAMME
NOTRE IMAGINATION. »

Voir – Montréal

« UNE HISTOIRE DE MEURTRES ET DE TRAFIC
D'ORGANES COMME ON LES AIME,
QUI TOUTEFOIS DÉBORDE LES LIMITES
HABITUELLES DU THRILLER. »

Voir – Québec

« PLUS QU'UN SIMPLE ROMAN POLICIER OU
D'ESPIONNAGE, BIEN PLUS QU'UN EXCELLENT
THRILLER, VOICI UN COMMENTAIRE SUR LE
MONDE DE NOTRE TEMPS. »

Nuit blanche

« REMARQUABLEMENT AMBITIEUX ET PORTÉ
PAR UN TRÈS LARGE SOUFFLE. »

La Tribune

« UN SUSPENSE À LA FOIS PASSIONNANT ET
COMPLEXE. »

Progrès-dimanche

« VOILÀ UN THRILLER D'UNE RARE INTENSITÉ. »

Impact Campus

« LES AMATEURS DE THRILLERS PUISSANTS
VONT ÊTRE RAVIS. »

Le Peuple

L'ARGENT DU MONDE

(Volume 1)

LES GESTIONNAIRES DE L'APOCALYPSE -2

DU MÊME AUTEUR

L'Homme trafiqué. Roman.

Longueuil: Le Préambule, 1987. (épuisé)

Beauport: Alire, Romans 031, 2000.

L'Homme à qui il poussait des bouches. Roman.

Québec: L'instant même, 1994.

La Femme trop tard. Roman.

Montréal: Québec/Amérique, Sextant 7, 1994. (épuisé)

Beauport: Alire, Romans 048, 2001.

Caisse de retraite et placements [C. NORMAND]. Essai.

Montréal: Sciences et Cultures, 1994.

Blunt – Les Treize Derniers Jours. Roman.

Beauport: Alire, Romans 001, 1996.

L'Assassiné de l'intérieur. Nouvelles.

Québec: L'instant même, 1997.

Les Gestionnaires de l'apocalypse

1- *La Chair disparue*. Roman.

Beauport: Alire, Romans 021, 1998.

Lévis: Alire, GF, 2010.

2- *L'Argent du monde*. Roman. (2 volumes)

Beauport: Alire, Romans 040/041, 2001.

Lévis: Alire, GF, 2010.

3- *Le Bien des autres*. Roman. (2 volumes)

Lévis: Alire, Romans 072/073, 2003/2004.

Lévis: Alire, GF (printemps 2011).

4- *La Faim de la Terre*. Roman. (2 volumes)

Lévis: Alire, Romans 130/131, 2009.

Lévis: Alire, GF (automne 2011).

L'ARGENT DU MONDE

(Volume 1)

JEAN-JACQUES PELLETIER



Illustration de couverture : JACQUES LAMONTAGNE

Photographie : ÉRIC PICHÉ

Distributeurs exclusifs :

Canada et États-Unis :

Messageries ADP

2315, rue de la Province,
Longueuil (Québec) Canada
J4G 1G4

Téléphone : 450-640-1237
Télécopieur : 450-674-6237

France et autres pays :

Interforum editis

Immeuble Paryseine, 3,
Allée de la Seine, 94854 Ivry Cedex
Tél. : 33 (0) 4 49 59 11 56/91
Télécopieur : 33 (0) 1 49 59 11 33

Service commande France Métropolitaine
Tél. : 33 (0) 2 38 32 71 00
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 71 28

Service commandes Export-DOM-TOM
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 78 86
Internet : www.interforum.fr
Courriel : cdes-export@interforum.fr

Suisse :

Interforum editis Suisse

Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Téléphone : 41 (0) 26 460 80 60
Télécopieur : 41 (0) 26 460 80 68
Internet : www.interforumsuisse.ch
Courriel : office@interforumsuisse.ch

Distributeur : OLS S.A.

Zl. 3, Corminboeuf
Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Commandes :
Tél. : 41 (0) 26 467 53 33
Télécopieur : 41 (0) 26 467 55 66
Internet : www.olf.ch
Courriel : information@olf.ch

Belgique et Luxembourg :

Interforum editis Benelux S.A.

Boulevard de l'Europe 117, B-1301 Wavre – Belgique
Tél. : 32 (0) 10 42 03 20
Télécopieur : 32 (0) 10 41 20 24
Internet : www.interforum.be
Courriel : info@interforum.be

Pour toute information supplémentaire

LES ÉDITIONS ALIRE INC.

C. P. 67, Succ. B, Québec (Qc) Canada G1K 7A1

Tél. : 418-835-4441 Fax : 418-838-4443

Courriel : info@alire.com

Internet : www.alire.com

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour leurs activités d'édition. Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

**TOUS DROITS DE TRADUCTION, DE REPRODUCTION
ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS**

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2001
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

© 2001 ÉDITIONS ALIRE INC. & JEAN-JACQUES PELLETIER

35 34 33 32 31^e MILLE

*À mon père
qui n'a eu avec l'argent,
au cours de sa vie,
que des rapports épisodiques et discrets.*

Pourquoi acheter les gens un par un ?
Il est beaucoup plus économique – et beaucoup
plus pratique – d’acheter ceux qui les dirigent.

Leonidas Fogg,
Pour une gestion rationnelle de la manipulation.

J’ai très vite compris que la littérature, si elle
voulait continuer, devait prendre en elle toutes les
connaissances nouvelles que l’on pouvait avoir.

Jean-Paul Sartre,
Entretien avec John Gerassi.

AVERTISSEMENT AU LECTEUR

Certains lieux, certaines institutions et certains personnages publics qui constituent le décor de ce roman ont été empruntés à la réalité.

Toutefois, les événements qui y sont racontés, de même que les actions et les paroles prêtées aux personnages, sont entièrement imaginaires.

TABLE DES MATIÈRES

PLAN D'AFFAIRES

<i>43000001 raisons de se suicider</i>	1
4 août 1986.	3
5 août	23
6 août	27
7 août	33
8 août	40
9 août	54
10 août	56

TRIMESTRE 1

<i>L'homme qui parlait aux cadavres</i>	61
Jeudi, 25 mars 1999	63
Jeudi, 25 mars (suite)	89
Vendredi, 26 mars	108
Samedi, 27 mars	132
Dimanche, 28 mars	154
Lundi, 29 mars	176
Mardi, 30 mars	204
Mercredi, 31 mars	230
Jeudi, 1 ^{er} avril	261

TRIMESTRE 2

<i>La danseuse qui tue</i>	281
Vendredi, 25 juin 1999.	283
Samedi, 26 juin	311
Dimanche, 27 juin	336
Lundi, 28 juin	348
Mardi, 29 juin	376
Mardi, 29 juin (suite)	401
Mercredi, 30 juin	431
Jeudi, 1 ^{er} juillet	464
Vendredi, 2 juillet.	492
Vendredi, 2 juillet (suite).	509
Samedi, 3 juillet	526
Dimanche, 4 juillet.	551
Lundi, 5 juillet	572
Mardi, 6 juillet	603

PLAN D'AFFAIRES

***43 000 001 RAISONS
DE SE SUICIDER***

Toute société est un ensemble de mécanismes qui a pour fonction de déterminer qui vit et qui meurt. Qui a accès aux moyens permettant d'assurer la prolongation, la sécurité, le bien-être de son existence... et qui n'en a pas les moyens.

Le contrôle de cette répartition et des mécanismes qui la régulent s'appelle l'exercice du pouvoir.

Lorsque les formes du pouvoir se décomposent, la société entière se désintègre. La représentation dramatique de cette désintégration sociale a pour nom l'apocalypse.

LEONIDAS FOGG, *Pour une gestion rationnelle de la manipulation*, 1- Gérer l'apocalypse.

4 AOÛT 1986

MONTREAL, 1 H 17

Le paysage tournoyait comme s'il était tout à coup pris de folie.

Stephen Semco se rappela la dernière fois qu'il avait accompagné son fils dans les manèges de La Ronde. La grande roue, la catapulte...

Puis son esprit dériva.

Il revit le visage de Dominique. Passa mentalement le bout des doigts sur sa joue. Recréa dans son esprit la forme particulière de ses yeux. Le dessin de ses lèvres... Avec l'argent de l'assurance, elle n'aurait plus besoin de travailler au bar. Elle pourrait vivre de façon confortable. Même en s'occupant d'Yvan... Elle serait une bonne mère pour lui. Il n'en doutait pas... Et puis, elle pourrait compter sur Claude.

Brusquement, une autre image s'imposa à sa mémoire : la grève. Près du chalet où ils avaient passé leur première fin de semaine d'amoureux... Il pouvait sentir l'odeur du fleuve. Entendre le bruit des vagues. Les cris des oiseaux... Sous ses doigts, il retrouva le contact dansant de ses reins...

Des larmes coulaient maintenant sur ses joues. Il ne savait pas pourquoi. Était-ce le souvenir de ses premiers moments avec Dominique ? La pression du vent dans ses yeux ?

Devant lui, un point se mit à grossir à toute vitesse.

Semco songea brièvement à ce qu'on avait l'habitude de dire sur ce genre d'expérience. La vie entière qui défile. Les souvenirs... Il ne s'était presque rien remémoré. Seulement Dominique. Yvan... Peut-être était-ce...

Le contact avec le sol émietta brutalement ses questions. Sur l'asphalte, son corps reproduisait de façon grossière un idéogramme chinois.

1 H 18

Claude Brochet demeura immobile. Ses jumelles collées contre les yeux, il observait la forme étendue sur le sol. La chute l'avait surpris.

Curieux, songea-t-il. Normalement, le corps aurait dû tomber plus loin de l'édifice.

Il leva la tête en direction du toit de la tour d'habitation, comme s'il essayait de résoudre cette énigme. Puis, après un moment, il rangea les jumelles dans leur étui qui pendait à son cou et tourna les talons. Il lui restait du travail à faire.

De toute façon, le cadavre ne pouvait pas aller bien loin, songea-t-il en fermant la portière de l'auto. D'ici quelques heures, un passant découvrirait le corps et alerterait les policiers.

Il jeta un dernier regard vers la ruelle, à l'autre bout du parc de stationnement. Démarra le moteur. Puis une pensée le fit sourire. Le mois précédent, Semco avait

signé un formulaire de don d'organes. Dans l'état où il était maintenant, il y avait peu de chances qu'il reste quelque chose d'utilisable !

Le trajet prit une dizaine de minutes. Brochet entra dans l'édifice par le stationnement souterrain en utilisant la porte qu'il avait pris soin de laisser déverrouillée en sortant, deux heures plus tôt.

Il monta au dix-huitième étage, pénétra dans les locaux de GPM Investments et se dirigea vers le bureau de Semco.

Avant d'entrer, il enfila des gants de latex.

Il fouilla dans le premier tiroir du classeur jusqu'à ce qu'il retrouve l'enveloppe blanche que son associé y avait cachée, sous des dossiers reliés à leur dernier investissement en Argentine.

Brochet ouvrit l'enveloppe, jeta un coup d'œil à la lettre qui déclarait Semco atteint d'un cancer du foie et qu'il lui restait seulement quelques mois à vivre, puis il se dirigea vers la cuisinette. Après avoir fait brûler les feuilles au-dessus de l'évier, il ouvrit le robinet et laissa couler l'eau pour faire disparaître les cendres.

Il retourna ensuite dans le bureau de Semco, ouvrit l'ordinateur, tapa le mot de passe de son associé – désormais ex-associé ! – et effaça le contenu du disque dur.

Il introduisit alors dans le PC la série de disquettes qu'il avait préparées pendant la soirée. Au terme de l'opération, le contenu du disque dur serait rétabli, mais avec deux différences majeures.

D'une part, la comptabilité des six derniers mois serait remplacée par une comptabilité fictive. La ruine de GPM Investments n'apparaîtrait plus causée par une incroyable suite de malchances financières – malchances que Brochet avait minutieusement orchestrées dans l'ombre –, mais par une série de fraudes et d'investissements désastreux réalisés par Semco, à l'insu de son associé.

Deuxièmement, la lettre d'adieu qu'il avait écrite pour Dominique aurait disparu. Elle serait remplacée par une autre, que Brochet avait lui-même rédigée.

Lorsqu'il eut fini de trafiquer le contenu du disque dur, Brochet fit imprimer la fausse lettre d'adieu en ayant soin de modifier temporairement l'horloge de l'ordinateur pour que le texte paraisse avoir été imprimé en fin d'après-midi.

Il plongea ensuite la main dans la poche intérieure de son veston, sortit l'enveloppe que Semco lui avait demandé de remettre à la jeune femme, procéda à la substitution des lettres et retourna dans la cuisinette pour brûler l'original.

Il déposa la nouvelle lettre d'adieu bien à la vue, sur le clavier de l'ordinateur.

Quand on la découvrirait, on comprendrait que Semco avait ruiné la compagnie avec des opérations financières douteuses, que les petits investisseurs qui lui avaient accordé leur confiance se retrouvaient désormais sans le sou et que, pour éviter de faire face à la justice, le président de GPM Investments préférait se suicider. La perspective de la mort lui paraissait moins effrayante que celle de la prison.

Dans le dernier paragraphe, Semco déclarait à Dominique ne l'avoir jamais vraiment aimée. Elle était une compagne de lit agréable, certes, il ne regrettait pas le temps passé avec elle, mais il était préférable qu'elle sache la vérité : cela lui éviterait de trop le regretter. Mieux valait qu'elle l'oublie le plus vite possible et qu'elle aille de l'avant avec sa vie.

En post-scriptum, il lui demandait de prendre les dispositions qu'elle jugerait utiles pour l'avenir d'Yvan, son fils de onze ans. Comme ce dernier serait désormais seul au monde, Semco espérait qu'elle s'occuperait de lui.

Brochet rajusta ensuite l'horloge de l'ordinateur, se rendit dans son propre bureau et téléphona à un contact, aux Bahamas : on lui assura que tous les montants avaient bien été transférés selon ses directives. Dans

son compte, à la Free Trade & Commerce Bank, le total faisait maintenant quarante-deux virgule neuf millions de dollars américains. Il s'agissait, à quelques milliers de dollars près, de l'ensemble des fonds que GPM Investments avait supposément engloutis dans différents projets d'exploration minière, en Argentine et au Chili.

Avant d'appeler l'ascenseur pour descendre, Brochet enleva ses gants et les mit dans son attaché-case. Il songea un instant à les jeter dans une poubelle, sur le chemin du retour, puis il décida de s'en débarrasser dans un endroit plus sûr.

Dans l'entrée de l'édifice, il salua le garde de sécurité et signa le registre. Il prit soin d'échanger quelques blagues avec lui et de s'informer de l'heure pour que l'homme puisse témoigner, si besoin était, qu'il était demeuré au bureau jusqu'à deux heures dix.

Puis il sortit.

La nuit serait brève et les heures de sommeil peu nombreuses avant son retour au travail, le lendemain matin. Mais cela ne l'empêchait pas d'avoir le sourire aux lèvres. Il avait manipulé Semco comme un enfant.

5H22

Le sergent Gonzague Théberge et son acolyte, le constable Magella Crépeau, n'eurent aucune difficulté à identifier le cadavre : dans son portefeuille, le permis de conduire était au nom de Stephen Semco. Sa carte d'affaires précisait qu'il était président de GPM Investments.

Des fenêtres hermétiques, songea Théberge en levant les yeux pour examiner la façade de l'édifice. Était-il tombé du toit ? En général, les résidents n'avaient pas accès au toit des édifices.

Pour Crépeau, le suicide faisait peu de doutes. Plus méfiant, Théberge voulait d'abord savoir d'où exactement l'homme avait sauté.

Ils attendirent l'arrivée de l'équipe technique, puis ils se dirigèrent vers l'entrée de la tour d'habitation.

Le préposé au poste de garde les accueille froidement. Il ne voyait pas comment un cadavre découvert dans la ruelle, à l'arrière de l'édifice, pouvait être relié aux habitants des luxueux appartements dont il avait pour tâche de filtrer les visiteurs.

Quand Théberge lui demanda si un certain Stephen Semco figurait au nombre des locataires, le cerbère accusa le coup. Son visage se voila d'une ombre de contrariété.

— Nous comptons effectivement monsieur Semco parmi nos hôtes, finit-il par répondre.

— Vos hôtes ?

— Ça fait moins impersonnel que locataires.

— D'après ce que j'ai pu voir, les fenêtres ne peuvent pas être ouvertes ?

— En effet. Elles sont toutes scellées.

— Le toit ? Comment y accède-t-on ?

La contrariété voila de nouveau le visage du gardien.

— À cette heure-ci...

— À cette heure-ci, habituellement, je dors. Alors, si vous persistez à faire dans la réticence elliptique, je vais donner pour ma part dans l'onomatopée religieuse et tonitruante.

Quelques minutes plus tard, les policiers avaient appris qu'il y avait une terrasse avec piscine sur le toit. Seuls les résidents des derniers étages y avaient accès. Des appartements de luxe, précisa le gardien, comme si la chose impliquait que rien de répréhensible, ni même de suspect, ne pouvait y survenir.

— Vous pouvez nous indiquer le chemin ? demanda Théberge.

— Est-il vraiment nécessaire que vous montiez sur le toit ? répondit le gardien, visiblement troublé par cette éventualité.

— Vous avez des objections ?

— Nos hôtes sont très attachés à leur tranquillité. Au respect de leur vie privée.

— Et alors ?

— Plusieurs profitent des premières heures du jour pour faire du jogging sur la piste aménagée autour de la terrasse. De voir débarquer la police...

— Nous aurons peut-être la chance de tomber sur un témoin du crime, répliqua Théberge.

Le gardien s'abstint de répondre, mais son expression disait sa désapprobation entière pour ce genre d'humour.

Au dernier étage, la porte qui donnait accès à la terrasse était entrouverte.

— Un dispositif de sécurité stupéfiant ! grommela Théberge.

Crépeau le suivit en silence, attentif à ne pas perturber sa prise de contact avec la scène probable du suicide.

— Aucun adepte de l'immersion matutinal ! reprit Théberge, après s'être assuré que la piscine était bien déserte jusqu'au fond.

Puis il ramena son regard vers la piste de jogging, également déserte.

— Aucun obsédé du piétine-bitume intensif !

Une bande de gravier séparait la piste de jogging du muret qui bordait le toit. Théberge examina le sol avec attention. À un endroit, le gravier avait été remué. C'était probablement de là que Semco avait sauté.

— Quand l'équipe technique aura terminé, en bas, tu leur diras de monter.

— Entendu.

— Viens, on va aller voir son appartement.

Dans l'appartement de Semco, les deux policiers ne découvrirent rien de significatif. L'endroit avait l'air inhabité.

Ils redescendirent.

Théberge décida d'aller déjeuner et de passer au bureau avant de se rendre aux locaux de GPM Investments. Il faudrait aussi aviser les proches de la victime.

— Tu m’attends dans la voiture, dit-il à Crépeau en lui tendant les clés. Moi, je retourne dire deux mots au cadavre.

Crépeau acquiesça d’un hochement de tête. Il y avait longtemps que les lubies de son supérieur avaient cessé de l’étonner.

8H41

Aux bureaux de GPM Investments, Théberge et Crépeau furent accueillis par un petit homme rondouillet à lunettes de corne qui se présenta comme le vice-président de la compagnie.

— Claude Brochet, dit-il.

Théberge le trouva immédiatement antipathique mais songea que c’était probablement parce qu’il ressemblait à un curé défroqué qui lui avait jadis enseigné la comptabilité.

Le sosie défroqué du comptable parut profondément affecté en apprenant le décès de Semco. Non, il ne voyait aucune raison à son suicide. Au contraire, tout allait bien pour lui. La situation de la compagnie, bien que difficile au cours des derniers mois, venait de se rétablir. GPM était sur le point d’annoncer des développements majeurs !

Côté personnel, Semco avait une petite amie qu’il fréquentait depuis plus d’un an. Bon, c’était une danseuse. Dans un bar de danseuses, précisa Brochet avec une moue désapprobatrice... Mais enfin, c’était sa vie... Une fille très particulière, la danseuse, au demeurant. Des yeux... On aurait dit des yeux de chat... Non, il ne se rappelait pas son nom. Mais il savait qu’elle se produisait au Palace, un bar du centre-ville.

Brochet guida ensuite les policiers vers le bureau de Semco. Théberge vit tout de suite l’enveloppe en évidence sur le clavier de l’ordinateur. Comme elle n’était pas cachetée, il l’ouvrit et parcourut rapidement la lettre qu’elle contenait.

— Vous m’aviez dit que vos problèmes financiers étaient réglés, fit-il en relevant la tête vers Brochet.

Les yeux ronds du petit homme s'agrandirent derrière le verre épais des lunettes.

Dix-sept minutes plus tard, après avoir examiné les dossiers contenus dans l'ordinateur de Semco, Brochet se laissait aller contre le dossier de la chaise, l'air totalement abattu.

— Je n'arrive pas à y croire, dit-il. On est complètement ruinés.

— Et vous ne vous êtes aperçu de rien ?

— Il tenait deux comptabilités : une vraie et une autre de façade, pour moi et les clients... C'était lui, l'expert en chiffres.

— Et l'argent ?

— Disparu.

— Vous voulez dire qu'il l'a détourné ?

— Non. D'après ce que je peux voir, il l'a vraiment perdu. Des investissements dans des compagnies dont les actions n'ont plus de valeur, ou qui ont carrément fait faillite... Il a même spéculé sur le marché à terme de Chicago ! Les céréales, les *pork bellies*...

— Il ne reste rien ?

— Plus il perdait d'argent, plus il prenait de risques pour essayer de se rétablir. À la fin, il a tout perdu... Je vais tout revérifier.

BERNE, 15 H 32

Darius Petreanu leva les yeux du recueil de poésie japonaise, le déposa sur la petite table, à côté de son fauteuil, et baissa le volume de la chaîne stéréo à l'aide de la télécommande. La voix de basse du soliste s'atténua jusqu'à devenir un murmure à peine audible.

Il saisit le combiné après la deuxième sonnerie.

— Oui ?

— La transaction s'est déroulée comme prévu.

— L'argent ?

— Tout est aux Bahamas.

— Vous me voyez ravi de votre succès. Il ne vous reste qu'à m'apporter personnellement un rapport de

l'opération, signé de votre main, pour que cette affaire soit définitivement derrière vous.

— Je serai en Suisse à la fin de la semaine. J'ai encore quelques détails à régler.

— Très bien. Je vous attends. Nous discuterons des modalités de notre future collaboration.

— J'y serai sans faute.

Petreanu raccrocha avec un sourire amusé. On pouvait presque entendre l'avidité dans la voix de Brochet !

Il n'aurait pas à chercher très loin les ficelles qui permettraient de contrôler son nouvel adjoint. Dans l'âme du petit homme joufflu, l'avarice occupait une telle place qu'on pouvait sérieusement douter que d'autres passions puissent y survivre. Même à l'état rachitique !

Le financier eut un geste de la main, comme pour chasser de son esprit toute pensée reliée à Brochet. Il avait une réunion avec des membres du Club de Londres dans moins de deux heures.

Encore trente minutes de poésie japonaise et il serait dans un état d'esprit propre à la rencontre.

MONTREAL, 9 H 35

Brochet raccrocha. Il lui restait quatre choses à faire.

La première serait rapide : contacter la compagnie d'assurances pour déclarer le décès de Semco. Une fois les formalités expédiées, il hériterait d'un autre million de dollars.

À l'instant de se jeter dans le vide, Semco croyait que Dominique serait la bénéficiaire de sa police d'assurance. Mais, deux semaines auparavant, Brochet avait téléphoné à l'assureur en se faisant passer pour son associé. Il voulait changer le bénéficiaire de son assurance-vie, avait-il expliqué. Il voulait également les informer d'un changement d'adresse.

Après les questions d'usage pour confirmer son identité, on lui avait assuré qu'il recevrait le formulaire chez lui. Il n'aurait qu'à le remplir, le signer et le retourner par courrier, ce que Brochet avait fait quelques

jours plus tard après avoir reçu le document à l'appareil qu'il avait loué au nom de Semco.

La deuxième tâche qui attendait Brochet consistait à remplir une pétition de faillite pour que la liquidation de l'entreprise soit confiée à un syndic. Moins il serait mêlé à ces transactions, mieux cela vaudrait.

Il entreprendrait ensuite sans délai des procédures juridiques contre Semco pour fraude, abus de confiance – tout ce qu'il pourrait trouver, finalement – afin de s'établir lui-même dans le camp des victimes.

La quatrième tâche, quant à elle, ne nécessiterait qu'un coup de fil au médecin pour lui fixer un rendez-vous.

Resterait Dominique.

Idéalement, il attendrait le lendemain pour lui parler. Il lui exposerait alors la situation sur un ton rempli de prévenance, mais sans lui épargner aucun détail.

Au terme de leur discussion, il lui annoncerait son départ pour l'Europe. Même s'il était innocent, le fait d'avoir été associé à Semco ferait de lui un individu marqué dans les milieux financiers. Par un hasard providentiel, un groupe suisse venait de lui offrir un emploi : il entendait bien saisir sa chance et accepter leur offre.

BERNE, 17 H 01

Par principe, Petreanu arriva le dernier au Pelican's Club. Les trois autres membres l'attendaient dans un petit salon. Un Américain, un Hollandais et un Allemand. Ils représentaient trois des plus gros investisseurs du Club de Londres.

Constitué sur le modèle du Club de Paris, celui de Londres était un regroupement de prêteurs réunis en syndicat pour financer des prêts aux pays en voie de développement. À la différence du premier, cependant, il s'agissait d'investissements privés : les prêts n'étaient pas consentis ou garantis par des États.

Pour protéger leurs intérêts, les banques et institutions financières membres du Club comptaient sur la vigilance du Fonds monétaire international et de la Banque

mondiale, qui vérifiaient le respect des conditions posées aux pays emprunteurs.

— J'ai de bonnes nouvelles, annonça d'emblée Petreanu. Notre ami africain est revenu à de meilleurs sentiments. Il accepte maintenant toutes nos conditions.

L'ami africain en question était le président d'un pays qui avait sollicité un prêt du Club de Londres. Depuis plus de six mois, il contestait les termes du contrat.

— Il est d'accord pour un prêt à court terme en dollars US ? demanda le représentant de la banque allemande.

— Pour le prêt à court terme et aussi pour un prêt à long terme à taux flottant.

Les quatre hommes se regardèrent en souriant. C'était l'étape cruciale.

Avec le montage financier qui lui était proposé, le pays avait peu de chances de pouvoir s'acquitter de ses engagements. Dans deux ou trois ans, la dévaluation de sa monnaie, la détérioration de son économie et la croissance explosive de sa population rendraient la situation intenable.

Pour éviter d'être en défaut de paiement et de voir son nom inscrit sur la liste noire des organisations d'aide internationale, il lui faudrait alors obtenir de nouveaux prêts. À des conditions qu'il ne pourrait plus vraiment négocier. Il n'aurait pas le choix de consentir aux nouvelles réformes économiques qui lui seraient proposées. Lesquelles créeraient de nouveaux problèmes. De nouveaux besoins d'emprunts. Dont l'obtention serait liée, cette fois, à des réformes sociales... En moins de dix ans, la structure budgétaire du pays serait transformée en une véritable machine à paiements au service des investisseurs, comme l'avait candidement expliqué Petreanu.

— Il ne reste qu'un petit problème, reprit ce dernier.

Les regards posés sur lui se firent interrogateurs, mais personne ne formula de questions. Petreanu prit le temps d'enlever une poussière du revers de son veston.

— Avant d'autoriser de nouveaux frais d'implantation, dit-il, j'ai jugé préférable de vous consulter. Je

ne crois pas que vous ayez d'objections, mais... pour des raisons de transparence...

— Combien ? demanda le représentant de la banque américaine.

— Trois millions et demi. Deux pour le Président, qui seront versés dans un compte numéroté, en Suisse. Le reste pour le ministre des Finances et différents hauts fonctionnaires.

— C'est tout ?

— Oui. Il promet que les papiers seront signés la journée même de l'arrivée des fonds.

— Je n'ai aucune difficulté avec ce petit bakchich, fit l'Allemand.

— Moi non plus, renchérit l'Américain.

— Et vous ? demanda Petreanu en se tournant vers le Hollandais.

— Je vous fais confiance, bien sûr, répondit ce dernier avec un large sourire.

Le Hollandais représentait un investisseur qui désirait demeurer inconnu et qui réalisait toutes ses transactions à travers un réseau complexe de compagnies à numéro. Petreanu était le seul membre du Club à connaître cet investisseur : le mystérieux représentant de Leonidas Fogg.

— Alors, messieurs, je crois que nous pouvons passer au dîner.

MONTREAL, 21 H 42

Comme il entra dans le bar de danseuses, suivi par le constable Crépeau, le sergent Théberge fut intercepté par le portier.

Théberge montra son insigne.

— C'est pour le travail, dit-il en continuant d'avancer.

— Vous avez un mandat ? répliqua le portier en le retenant.

— Ce n'est pas une perquisition, je viens remettre des papiers à quelqu'un.

— Si vous n'avez pas de mandat, il faut payer.

Théberge réprima l'impatience qui bouillonnait en lui.

Il réexpliqua d'un ton très calme qu'il ne venait pas « consommer » : il venait simplement remettre une lettre à une personne qui travaillait dans le bar.

— Tout le monde paie, insista le portier.

— Je ne vais certainement pas payer pour annoncer un décès à quelqu'un !

L'armoire à glace s'approcha de Théberge et le regarda dans les yeux du haut de ses deux mètres, avec un sourire rempli d'assurance.

— C'est le même règlement pour tout le monde, dit-il. Théberge explosa.

— Espèce de pithécanthrope hydrocéphale ! Remue les masses adipeuses qui te servent de cerveau et va téléphoner à Dupré !

Il lui donna un numéro et fit un geste en direction du téléphone public, dans l'entrée.

— Explique-lui que j'essaie de faire mon travail de façon discrète. Mais que, s'il me faut un mandat, je vais aller en chercher un. Et que je vais revenir faire une vraie descente. Que je vais saisir du matériel, arrêter des clients... Explique-lui ça ! Et tant qu'à y être, rappelle-lui qu'il me doit toujours vingt dollars pour notre dernier pari de pêche !

Dans les yeux du pithécanthrope à costume rayé, la leur vacilla un instant. Son sourire se rétracta de façon ostensible.

— Vous connaissez personnellement monsieur Dupré ?

— Non, je viens d'inventer ça pour meubler la discussion !... Mais qu'est-ce que tu crois ? Que le chef de l'escouade de la moralité peut prendre sa retraite et investir ses économies dans un bar de danseuses au centre-ville sans que ses deux principaux amis le sachent ? Tu nous prends pour des imbéciles ?

— À qui vous voulez parler ?

La voix de Théberge se radoucit.

— Je n'ai pas son nom, dit-il. Je sais seulement qu'elle est danseuse et qu'elle a des yeux de chat.

— Dominique ! Elle n'est pas danseuse, elle est *shooter girl*... Venez. Je vais vous placer à une table et je vais vous l'envoyer.

Aussitôt la porte franchie, leurs oreilles furent prises d'assaut par la musique, rapidement dominée par une voix d'annonceur.

C'était la charmante Charlène!... Charlène!...

L'éclairage ultraviolet rendait l'atmosphère irréelle, transformant tous les vêtements pâles en taches lumineuses.

— Vous voulez une table ou une place au bord du *stage*? demanda le portier en se penchant vers Théberge.

— Je vous ai dit qu'on était ici pour le travail.

— D'accord, suivez-moi.

Je vous rappelle que nos charmantes danseuses sont disponibles pour danser à vos tables! Profitez de notre spécial: deux danses pour le prix d'une! Il vous reste encore quarante minutes...

— Ce ne sera pas long, fit le portier après les avoir amenés dans un coin, au fond de la salle.

La voix plaintive et syncopée de Mick Jagger attaqua le début de *Angie*.

Et maintenant, pour la deuxième partie de son spectacle, la toute ravissante Audrey!... Une bonne main d'applaudissement pour Audrey...

La danseuse monta sur la scène avec une couverture dans les mains, l'étendit par terre et se coucha. Puis elle se releva d'un mouvement brusque et se figea dans une pose théâtrale pour amorcer sa prestation.

Le regard de Théberge oscillait entre la scène et les spectateurs. Il remarqua que les yeux de son adjoint, eux, étaient rivés en permanence sur la danseuse. Il imagina la réaction de sa femme, si elle avait pu voir l'air de profonde fascination incrusté sur le visage de Crépeau. Le policier aurait eu de la difficulté à convaincre son volcan d'épouse italienne qu'il était là uniquement pour le travail.

Théberge fut tiré de ses pensées par l'arrivée d'une jeune femme vêtue d'un T-shirt sans manches qui lui arrêta au nombril et d'un short ultracourt. À la taille, elle portait un ceinturon de cuir auquel étaient fixées plusieurs bouteilles de boissons fortes. Mais c'étaient ses yeux que le policier ne pouvait s'empêcher de fixer. À chaque éclat de lumière, ses pupilles verticales se rétrécissaient, comme celles des chats, jusqu'à devenir deux minces traits.

— Victor m'a dit que vous vouliez me voir, dit-elle sur un ton légèrement enjoué.

Théberge mit quelques secondes à répondre. Il ne pouvait détacher ses yeux du visage de la jeune femme.

— Je puis vous offrir quelque chose ? reprit-elle.

— Excusez-moi, finit par dire le policier. Vous me voyez pantois et sidéré, au bord du bredouillement et de la confusion mentale. Pour un bipède ordinaire, condamné à la morne normalité et à la banalité soporifique du tout-venant, c'est l'éblouissement, la stupéfaction radicale et définitive.

Le sourire de la jeune femme s'élargit.

— Je suis Dominique Weber. Victor m'a dit que vous aviez quelque chose pour moi.

— En effet. Mais j'aurais d'abord quelques questions à vous poser. Est-ce que vous connaissez un certain Stephen Semco ?

— Oui...

— Est-ce trop indiscret de vous demander quels étaient vos rapports avec lui ?

— Quels « étaient » ?... Il lui est arrivé quelque chose ?

Théberge s'en voulut. Mais il était trop tard pour se reprendre. Autant être bref et direct.

— Oui. Il lui est arrivé quelque chose.

— Il est... ?

— Mort, oui.

La jeune femme prit une longue respiration et ferma les yeux. Quand elle les rouvrit, une froide détermination pouvait se lire sur ses traits.

Théberge avait déjà observé ce phénomène. Après l'hystérie, c'était une des réactions les plus fréquentes. Les gens se « refroidissaient », comme s'ils coupaient tout contact avec leurs émotions afin de pouvoir composer avec les exigences de la situation. La réaction viendrait plus tard, probablement quand elle serait seule.

— C'est arrivé quand ?

— Cette nuit.

— Un accident ?

— Je ne crois pas que ce soit un accident.

— Je pensais... Il travaillait souvent tard, le soir.

Quand il conduisait...

— À votre avis, est-ce qu'il y a des gens qui avaient intérêt à sa disparition ?

— Non. Pas que je sache. Est-ce qu'il a été... ?

— Il a sauté du toit de l'édifice à logements où il avait un appartement.

— Stephen, suicidé ! C'est impossible !

— Je sais que ça peut paraître difficile à accepter.

La jeune femme faisait des signes de dénégation avec la tête. La nouvelle du suicide paraissait l'avoir plus ébranlée que celle de la mort de Semco.

— C'est impossible, reprit-elle. Il n'a pas d'appartement.

— Que voulez-vous dire ?

— On habite ensemble depuis un an. Le seul appartement qu'il lui reste, c'est un pied-à-terre dans une maison du Vieux-Longueuil. Un deux pièces et demie.

C'était la toute séduisante Audrey. Dans quelques instants, Charlène nous revient pour la seconde partie de son spectacle... Entre-temps, je vous rappelle que...

— Le gardien a confirmé qu'il avait un appartement dans l'édifice, reprit Théberge.

— Je suis certaine que c'est une erreur.

— J'ai rencontré l'associé de votre ami, tout à l'heure...

— Brochet ?

Le visage de la jeune femme s'était fermé, nota Théberge. Sa voix était devenue plus froide. Elle ne devait pas avoir de grandes réserves de sympathie pour l'associé de Semco.

— Oui, dit-il. Brochet. Je lui ai mentionné à quel endroit les choses s'étaient passées et il n'a pas du tout paru surpris.

— Ça n'a aucun sens ! Brochet, lui, a un appartement en ville ! Stephen lui en a cherché un pour lui rendre service, il y a trois mois... C'est sûrement ça.

La jeune femme avait maintenant de la difficulté à garder sa contenance.

— Qu'est-ce qui vous fait croire qu'il ne s'est pas suicidé ? demanda Théberge.

— On devait se marier le mois prochain. Il voulait donner une famille normale à son fils, Yvan.

— Il était très près de lui ?

— Il l'adorait. Un vrai père poule.

Théberge songea à la mention que Semco faisait de son fils, à la fin de sa lettre. Si c'était cela, un père affectueux...

— Il semble qu'il ait eu des difficultés financières, dit-il.

— Depuis deux semaines, il disait que tout était en train de s'arranger.

— Selon son associé, la compagnie est en faillite.

— Brochet vous a dit ça ?

Les traits de la jeune femme s'étaient de nouveau durcis.

— Oui, se contenta de répondre Théberge.

Il n'élabora pas davantage, espérant que le silence la pousserait à poursuivre.

— C'est une belle petite merde, celui-là ! finit-elle par dire.

— Si vous m'expliquiez...

— Ils étaient ensemble quand je les ai rencontrés. Ça faisait cinq soirs de suite que Brochet venait au bar. Chaque fois, il me demandait de sortir avec lui. Le

sixième soir, il est arrivé avec Semco. Celui-là, il aurait pu avoir n'importe quelle fille dans la place... Une semaine plus tard, quand Brochet a appris qu'on sortait ensemble, il est venu me piquer une crise pendant que je travaillais. Le lendemain, il m'a envoyé des fleurs avec un mot d'excuse.

— Il est revenu au bar, par la suite ?

— Non. Mais il venait parfois à la maison avec Stephen. Il était toujours très poli. Aucune remarque déplacée... La dernière fois, pourtant, il y avait quelque chose de particulier dans ses yeux. À un moment donné, il m'a regardée et il a eu une expression... de triomphe, je dirais. Puis il a repris son visage normal... Vous devriez vous méfier de lui.

— En tout cas, pour ce qui est de la compagnie, il semble qu'il ait raison. Nous allons demander à un expert de vérifier, mais si ce que Brochet a découvert dans l'ordinateur de Semco est vrai, ils étaient vraiment ruinés.

— Je ne comprends pas. Pourquoi est-ce que Stephen m'aurait dit, la semaine dernière, que tout s'était arrangé ?

Théberge songea au contenu de l'enveloppe, dans la poche intérieure de son imperméable. Le texte de Semco laissait peu de doutes sur son suicide ainsi que sur ses motifs. Il était également assez brutal sur sa relation avec la jeune femme.

— C'est pour vous, dit-il en lui tendant l'enveloppe. Il vous a laissé un message.

La jeune femme ouvrit l'enveloppe, déplia les feuilles et commença immédiatement à lire.

Crépeau profita de la pause dans la conversation pour se concentrer sur la scène centrale. La voix rauque de Kim Carnes rythmait les gestes de la danseuse, qui enveloppait son corps de gestes langoureux.

Théberge donna un coup de coude discret à son collègue.

— Ça ne se peut pas, murmura la jeune femme sans lever les yeux du texte. Ce n'est pas Stephen qui a écrit

ça. Juste la façon dont il parle d'Yvan. On dirait qu'il me demande de prendre soin de son chien !

— Nous avons trouvé la lettre sur son bureau. Il y en avait une copie informatique dans son ordinateur.

— Ce n'est pas signé. Il n'y a pas de preuves que c'est lui qui l'a écrite.

— Je comprends votre réaction. Mais, si ce n'est pas lui, qui est-ce que ça peut être ?

Théberge avait plusieurs fois constaté ce refus de l'évidence lorsque les gens se retrouvaient face à l'intolérable.

— Qui d'autre aurait pu avoir accès à son ordinateur ? reprit-il.

— Brochet.

— Admettons que Brochet ait pu écrire la lettre. Ça n'explique pas la situation de la compagnie... le suicide...

— Je suis certaine que c'est lui qui est derrière tout ça. C'est Brochet qui l'a tué !

Une demi-heure plus tard, le policier quittait les lieux en promettant à la jeune femme de l'informer de tout nouveau développement.

Entre-temps, Dominique s'occuperait de prévenir les parents de Stephen, qui vivaient dans une maison pour personnes âgées. Ils étaient très malades et elle ferait de son mieux pour leur apprendre la nouvelle le moins brutalement possible.

Semco avait aussi une sœur cadette. Compte tenu de son état, il était cependant inutile d'aller la voir : des complications, au moment de la naissance, avaient lourdement affecté son cerveau. Son âge mental n'atteignait pas celui d'un enfant de trois ans.

Découvrez la suite dans

L'ARGENT DU MONDE -2

TRIMESTRE 3

Noces de sang

Jeudi, 23 septembre 1999
Vendredi, 24 septembre
Samedi, 25 septembre
Samedi, 25 septembre (suite)
Dimanche, 26 septembre
Dimanche, 26 septembre (suite)
Lundi, 27 septembre
Lundi, 27 septembre (suite)
Mardi, 28 septembre
Mercredi, 29 septembre
Jeudi, 30 septembre
Jeudi, 30 septembre (suite)
Vendredi, 1^{er} octobre
Vendredi, 1^{er} octobre (suite)
Samedi, 2 octobre
Dimanche, 3 octobre

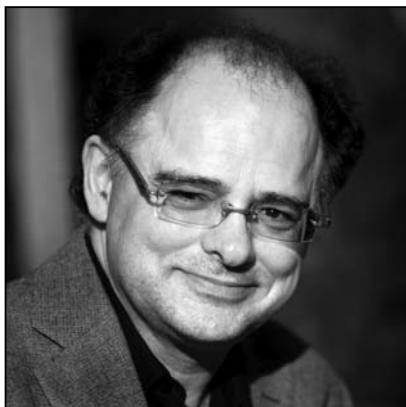
TRIMESTRE 4

La mort aux yeux de chat

Mardi, 28 décembre 1999
Mercredi, 29 décembre
Jeudi, 30 décembre
Vendredi, 31 décembre
Vendredi, 31 décembre (suite)
Samedi, 1^{er} janvier 2000
Dimanche, 2 janvier
Lundi, 3 janvier
Vendredi, 7 janvier

BILAN

57 000 000 000 de raisons de vivre
26 mars 2000



JEAN-JACQUES PELLETIER...

... a enseigné la philosophie pendant plusieurs années au cégep Lévis-Lauzon. Il siège toujours sur de nombreux comités de retraite et de placement.

Écrivain aux horizons multiples, le thriller est pour lui un moyen d'intégrer de façon créative l'étonnante diversité de ses centres d'intérêt : mondialisation des mafias et de l'économie, histoire de l'art, gestion financière, zen, guerres informatiques, techniques de manipulation des individus, chamanisme, évolution des médias, progrès scientifiques, troubles de la personnalité, stratégies géopolitiques...

Depuis *L'Homme trafiqué* jusqu'à *La Faim de la Terre*, dernier volet des « Gestionnaires de l'apocalypse », c'est un véritable univers qui se met en place. Dans l'ensemble de ses romans, sous le couvert d'intrigues complexes et troublantes, on retrouve un même regard ironique, une même interrogation sur les enjeux fondamentaux qui agitent notre société.

L'ARGENT DU MONDE -1
est le quarante-sixième titre publié
par Les Éditions Alire inc.

Cette version numérique
a été achevée en juin 2010
pour le compte des éditions



Extrait de la publication

« JEAN-JACQUES PELLETIER NE SE BORNE PAS À CONTINUER POUR NOTRE PLUS GRAND PLAISIR LA LITTÉRATURE D'ESPIONNAGE: IL LUI DONNE UNE AMPLEUR ET UN SOUFFLE QU'ELLE N'AVAIT GUÈRE CONNUS SOUS NOS LATITUDES. »

NUIT BLANCHE

L'Argent du monde - 1

Pour l'inspecteur Théberge, tout débute avec la découverte, dans la voiture d'un gestionnaire, du corps totalement exsangue d'une danseuse de club. Or, quelque temps plus tard, le milieu financier de Montréal est secoué par les décès – mort suspecte, suicide, assassinat – de plusieurs gestionnaires et par la « disparition » de 750 millions de dollars des coffres de la Caisse de dépôt et placement du Québec. Y aurait-il un lien entre tous ces événements? se demande l'inspecteur. Et qui donc aurait intérêt à faire croire qu'un vampire hante les rues de Montréal?

Pour F, la directrice de l'Institut, tout indique que le Consortium cherche à implanter au Québec une colossale machine à blanchir de l'argent. Patiemment, avec l'aide de Blunt, de Hurt, des Jones et de Chamane – un jeune *hacker* –, elle poursuit le travail d'analyse et d'enquête. Pour réussir à contrer encore une fois le Consortium, dont les moyens et les ramifications semblent sans limites, l'Institut devra s'engager dans une nouvelle et très inégale lutte...

L'Argent du monde: un voyage hallucinant dans l'univers des fraudes financières et de la manipulation des individus.

TEXTE INÉDIT



16,95 \$

10,90 € TTC

Extrait de la publication